

eussent une part dans notre œuvre. Eh bien, si elles nous donnent de leur pauvreté en nous envoyant des ouvriers, Dieu les bénira, et nos amis feront le reste. La vie au Zambèze est difficile, mais les Bassoutos s'y adaptent beaucoup mieux que nous. Leurs besoins sont peu nombreux et plus simples, et ils peuvent vivre du cru du pays. Ils comprennent beaucoup mieux que nous ces populations sauvages et s'en font aussi mieux comprendre. Ce sont des *noirs*, il y a un degré de parenté entre eux et les Zambéziens qui favorise la confiance. Nous sommes des *blancs*, nous, des gens d'une autre race, dont on se défie, et non sans raison. La confiance de ces populations ombrageuses est pour nous une conquête à faire, une conquête lente et longtemps douteuse. Et puis les besoins sont là, pressants, urgents, impossible de les ignorer. Dans ces climats pestiférés, les sites sont rares où les Européens peuvent s'établir en permanence sans trop de risques. Mais j'aurais toute une bande d'évangélistes et de maîtres d'école, que je pourrais les placer tous, et pas un ne chômerait. Je me sens saisi d'une profonde tristesse à la pensée que nous avons tant de portes ouvertes et personne pour y entrer et prendre possession du pays. « En vérité, la moisson est grande et il y a peu d'ouvriers, priez donc le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson. »

F. COILLARD.

UNE VISITE AUX CHUTES VICTORIA

Récit de M. L. Jalla.

Sesheké, le 2 mai 1889.

Je ne sais si dans ma lettre qui est partie d'ici le 22 mars, et qui est encore à Kazungula, je vous parlais déjà de mon projet de visiter le *Mose oa Thunya* (1). Aujourd'hui ce projet est

(1) Nom que donnent les indigènes [aux chutes du Zambèze, et qui

entièrement réalisé, et nous sommes encore sous le charme de ce que nous avons vu. Permettez-moi de vous faire un récit aussi succinct que possible de cette course.

Le moment était bien choisi, Léfi et Aarone étant sur la station. C'était pour nous l'instant ou jamais de tenter l'expédition, car si, comme il en est question, nous allons plus tard nous établir à la Vallée, nous ne pourrons plus songer à une semblable excursion. Nous comptions d'abord aller en bateau jusqu'à Mambova, et nous nous étions accordés avec le chef Ratau pour cela. Mais, après avoir attendu Ratau cinq jours après la date fixée pour le départ, et ne pouvant trouver nulle part même un seul bateau pour ma femme, nous primes la grande résolution de partir à pied de Sesheké même.

Le 1^{er} avril nous essayâmes notre selle à l'un des deux ânes que Goy doit vendre à Mangwato pour le compte de M. Coillard, puis à trois heures de l'après-midi nous quittions la maison, M. Goy, ma femme, moi, et nos huit porteurs. Ma femme avait surtout beaucoup de succès, haut perchée sur notre rossignol d'Arcadie. Après une heure et demie de bonne marche nous étions chez Mokumoa Kumoä, où nous passâmes la nuit. Le lendemain, sept bonnes heures de marche nous permirent de franchir la Machèle et le Kassaïa. Nous allâmes camper pour la nuit au commencement de l'interminable forêt de Mapane, au delà du Kassaïa. C'est le coin des lions, nous le savions. Aussi le bidet fut-il attaché tout près de nous, puis tous nos garçons furent expédiés au bois mort. Bientôt après trois grands feux flambaient joyeusement. Nous étendîmes nos nattes tout près, et plusieurs d'entre nous ne tardèrent pas de donner des preuves de leur profond sommeil. Tout à coup d'atroces miaulements se font entendre tout près. Deux chacals étaient venus guetter s'il y avait quelque chose à nous voler. Vers minuit un bruit étrange, comme celui

signifie la *fumée du tonnerre*. Le nom de chutes Victoria a été donné par Livingstone, le premier Européen qui ait vu cette merveille de la nature.

d'un régiment de cavalerie au galop, nous réveille en sursaut. Les zèbres, se rendant au fleuve, venaient de passer à vingt mètres de nous. A deux heures et demie, nouvelle alarme, un grognement, que je connais bien depuis le 20 septembre 1887, venait de se faire entendre à quelque cent mètres à notre gauche, dans la forêt. Il faisait nuit profonde. Je réveille Goy. « Tu l'entends cette fois-ci, le lion ! lui dis-je. — Où, où ? — Pas bien loin. » Nos fusils étaient prêts. Les feux furent attisés. Le lion se faisait toujours entendre, et bientôt un autre rugissement lui répondit, mais cette fois-ci du côté du Kassaïa. Nous étions tout juste entre les deux. L'âne n'y tint plus. L'atroce bête se mit à braire de toutes ses forces. Il fallut le détacher et le fixer entre deux feux pour qu'il se tranquillisât. Heureusement, le lion se laissa tenter par quelque autre gibier. Nous l'entendîmes encore vers quatre heures. Bientôt les étoiles perdirent de leur éclat, et nous saluâmes avec plaisir la nouvelle aurore.

Ce jour-là nos garçons nous égarèrent dans la forêt ; après trois heures de marche, nous campâmes auprès d'un étang. Un de nos porteurs manquait à l'appel, celui qui avait notre farine de blé, le café et le sucre. On le chercha en vain toute l'après-midi. Ce porteur, après avoir un peu erré, retourna à Sesheké deux jours après. Quant à ses provisions, nous ne les revîmes qu'à Kazungula, à notre retour des chutes. Le reste du temps, il nous fallut vivre de blé indigène et, pour toute boisson, nous contenter de mauvais thé sans sucre.

Le 4 avril, sept longues heures de marche nous permirent d'arriver bien fatigués près de Mambova. Le lendemain, de bonne heure, nous étions à Mambova, et deux heures et demie plus tard nous étions à Kazungula, où nous primes un peu de repos. La moitié de la course était faite. Le 6 au matin, nous expédiâmes en avant nos garçons, puis, grâce au bateau de M. Vares, Boer établi à Kazungula, nous pûmes voguer pendant deux heures et demie sur le Zambèze, jusqu'aux premiers rapides de Nampene. L'âne resta à Kazungula. Nous fîmes encore trois heures et demie à pied dans l'après-midi et

atteignîmes le petit village de Koma, tout au bord du fleuve. C'était samedi. Le lendemain dimanche nous fîmes deux cultes avec les indigènes, ils étaient une quinzaine en tout.

Le 8 avril fut encore une forte journée de sept heures de marche, à travers le bois. Vers le coucher du soleil, comme nous descendions une colline, on nous montra, au loin dans la plaine, comme un nuage qui s'élevait par-dessus les forêts. C'était la fumée du Mose oa Thunya. Quelle joie de se sentir enfin si près ! Le même soir, de notre campement, nous pouvions distinguer le bruit sourd des chutes. Le 9, en quatre heures, nous atteignîmes le gué du fleuve. Nous espérions le traverser le même jour et aller camper à quelques pas des chutes, mais les gens firent tant et si bien, disant que le passage était difficile, que nous n'avions pas assez de vivres, qu'ils ne voulaient pas nous laisser si longtemps seuls sur le sol des Matébélés, que force nous fut de passer encore la nuit sur la rive gauche.

Le 10, au lever du soleil, nous nous dirigeons enfin vers la rivière. Deux grands bateaux, en deux voyages, nous transportèrent avec nos gens sur la rive droite. Chaque traversée dura vingt minutes. On effleure en canot l'endroit où le courant commence à devenir très fort. Si les rameurs ne manient pas bien leurs rames, on risque de se voir emporté, sans espoir de salut, droit aux chutes dont on entend le grondement sourd un peu plus bas et dont on aperçoit très distinctement la fumée. On pousse un soupir de soulagement en mettant le pied sur l'autre rive. De là, on traverse encore pendant trois quarts d'heure de jolis bosquets de baobabs et de palmiers gigantesques. Bientôt les guides nous disent : C'est ici qu'il faut camper. En effet, on commence à sentir comme une fine pluie à travers les grands arbres. Laissant là nos bagages sous la surveillance de deux garçons, nous continuons avec enthousiasme notre course à travers les fourrés, où il faut même parfois aller en rampant. La pluie devient de plus en plus sensible. Tout à coup, au sortir d'un épais fourré, on voit devant soi une énorme muraille blanche qui monte et descend

constamment dans une profonde crevasse de plusieurs kilomètres de long. On est au Mose oa Thunya ou Metsi ea Thunya (eau de tonnerre), comme disent aussi les indigènes.

Et maintenant, franchement, je me sens bien embarrassé. Comment vous décrire comme je le voudrais cette merveille que tant de personnes aimeraient admirer de leurs propres yeux? La plume même la mieux exercée ne peut donner qu'une bien faible idée de la beauté du spectacle qui se déroule devant vos yeux.

Il semble que le fleuve ait disposé son cours tout exprès pour que le voyageur puisse contempler la chute en face, sans danger, à loisir. Un peu plus haut, le fleuve est parsemé d'îles boisées qui le divisent en quatre bras de différentes grandeurs. La chute elle-même est causée par une énorme crevasse de plusieurs kilomètres de longueur et de soixante à quatre-vingts mètres de largeur. Cette crevasse est bordée tout du long de parois de rochers à pic, s'élevant perpendiculairement de 120 à 130 mètres au-dessus du lit du fleuve qui s'y précipite. Le Zambèze s'élance dans ce gouffre avec un tel fracas qu'il est impossible de s'entendre sans se crier aux oreilles. La largeur totale des chutes est bien d'un kilomètre, si on y comprend les différentes îles qui séparent entre elles les quatre principales cataractes (car le fleuve tombe en biais dans la crevasse). Rien de charmant comme ces ilots de beau gazon vert, surmontés de palmiers et de beaux arbres, au milieu de ces fleuves qui se jettent dans l'abîme.

La première chute, de cinquante mètres de largeur, n'est en commençant qu'un énorme et fort rapide; elle ne devient réellement cataracte qu'à demi-hauteur. Les trois autres sont tout ce qu'il y a plus cataracte, l'eau s'y précipite de plus de 130 mètres de hauteur. On ne se lasserait jamais d'admirer ces colonnes d'eau blanche descendant dans l'abîme, et remontant sans cesse en fumée à la rencontre d'autres colonnes semblables. Le spectateur est en même temps entouré de tous côtés d'arcs-en-ciel de toute grandeur et de toute beauté; il en voit même entre ses yeux et ses propres

maines. En même temps on est sous une douche continuelle qui vous trempe jusqu'aux os, et donne parfois l'illusion d'une pluie torrentielle. Le cours du fleuve, au fond de la crevasse, est visible par moments, l'eau semble furieuse de ne pouvoir se dégager de l'énorme paroi qui la resserre. Un morceau de bois jeté du bord met de douze à quinze secondes pour atteindre l'eau.

La seconde cataracte se précipite dans un vrai trou formé par une presqu'île de rochers qui force l'eau à revenir vers celle de la première chute. Mais celle qui dépasse de beaucoup les autres en beauté, c'est la troisième cataracte. Elle a de 250 à 300 mètres de largeur, et la colonne humide qui s'élève du gouffre est si dense qu'il est très rare qu'on puisse y discerner le courant.

La quatrième chute n'est séparée de la troisième que par quelques arbres, et a de 50 à 60 mètres de largeur. Plus bas tout le fleuve est de nouveau réuni. La paroi de rocher le force à faire un coude très prononcé. Il n'y a pas de canot qui puisse en braver le courant pour bien des kilomètres plus bas encore. Les premiers villages de la rive gauche où il y ait des canots sont ceux de Wankée, ou Suanki, comme disent les indigènes, à deux bons jours de marche plus bas. La rive droite est entièrement inhabitée de Kazungula à Suanki. Les quelques huttes de Pandamatenga, à deux jours des chutes, font seules exception.

Nous vîmes deux fois d'un bout à l'autre et à fond le Mose oa Thunya, mais pas davantage, car chaque visite entraîne un changement complet de vêtements et de chaussure, tellement on est trempé et crotté en rentrant au campement. On passerait, il est vrai, par-dessus d'autres inconvénients plus grands encore, pour assister à un spectacle si grandiose.

Le lendemain de notre arrivée, à deux heures, nous reprîmes à regret le chemin du retour. C'était le 11 avril. Le 16 avril nous arrivions à Mambova; le lendemain, ayant pu obtenir deux petits bateaux, nous expédiâmes nos porteurs par terre, et le 18 avril à midi nous étions à Sesheké, heureux

de retrouver la maison, mais encore plus enchantés et reconnaissants de la complète réussite de cette course. Les Jeanmair et les évangélistes n'en croyaient pas leurs yeux. Ils ne nous attendaient que huit jours après, au plus tôt. Ce que je crois, c'est que bien peu de dames auraient pu supporter cette course comme ma femme l'a supportée.

L. JALLA.

SÉNÉGAL

L'ÉCOLE DE SAINT-LOUIS

Saint-Louis du Sénégal, ce 16 août 1889.

Cher monsieur Boegner,

Je profite du temps que me donnent les vacances pour vous envoyer quelques mots qui devraient être partis depuis longtemps.

C'est jeudi 8 août qu'ont commencé les vacances. Les jours précédents M. Escande était venu pour examiner les élèves : ceux du jour et du soir. Par la chaleur qu'il faisait, ces séances ont été très fatigantes, mais il a été très satisfait de faire plus ample connaissance avec eux, de connaître leurs aptitudes, leur manière de voir, la tournure de leur esprit. Les résultats ont été excellents pour ceux qui ont suivi les cours toute l'année; quant à ceux nouvellement entrés et en particulier ceux de Kerbala, ils n'ont guère pu, pendant ces deux mois à peine de fréquentation, que reconquérir ce qu'ils avaient oublié.

Pour ceux venant le soir, l'examen n'a pas été long. Ils en sont encore aux premiers éléments de lecture et d'écriture et ne comprennent que quelques mots de français. Lorsque je vois cette ignorance profonde du français à Saint-Louis, je m'étonne que les Anglais, à Sierra Leone, en soient venus, au